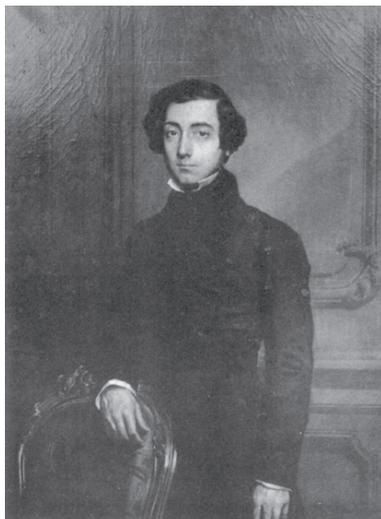


Alexis de Tocqueville et le problème de la liberté dans la démocratie

Alexis de Clerel, comte de Tocqueville (1805-1859) est sans conteste l'un des plus importants philosophes de la démocratie. Arpentant les Etats-Unis d'Amérique aux débuts des années 30 du XIX^e siècle, il a pu observer comment se mettait en place un modèle social auquel il croyait voué l'humanité entière. Son grand mérite est, d'une part, d'avoir perçu et formulé de manière tranchante les risques liés à ce nouveau modèle social et, de l'autre, d'avoir indiqué des voies à suivre pour contrer ces risques.



Un penseur négligé, voire oublié

Après avoir commémoré le 200^e anniversaire de la mort d'Immanuel Kant (1724-1804) l'année passée, nous commémorons cette année le 200^e anniversaire de la naissance d'Alexis de Tocqueville. Même si l'importance des commémorations respectives penche nettement en faveur de Kant, il n'est toutefois pas exagéré de dire que ce que Kant a été pour la théorie de la connaissance et pour la philosophie morale, Tocqueville l'a été pour la pensée politique et notamment pour la pensée politique libérale. Ne mesurons donc pas l'importance d'un penseur à l'ampleur des festivités commémoratives.

Je ne dirai rien de la vie d'Alexis de Tocqueville – je renvoie à André Jardin, *Alexis de Tocqueville* (Paris 1984) –, et en ce qui concerne ses œuvres, je ne citerai ici que les deux principales : *De la démocratie en Amérique* (en deux volumes, l'un datant de 1835, l'autre de 1840) et *L'ancien régime et la révolution* (publié en 1856). Ses Œuvres complètes, publiées chez Gallimard, regroupent plus d'une vingtaine de volumes. Je ne m'étendrai pas non plus sur le sort pendant longtemps réservé à l'œuvre de Tocqueville, si ce n'est pour dire que cet auteur, applaudi de son vivant, a été comme oublié après sa mort. Redécouvert aux Etats-Unis dans les années 30 du XX^e siècle, la France devra attendre les années 50, et notamment les travaux de Raymond Aron, pour s'apercevoir de l'importance de Tocqueville.

Norbert
Campagna

Norbert Campagna est
spécialiste de philosophie
politique.

La marche vers l'égalité

La pensée politique de Tocqueville repose sur une philosophie finaliste de l'histoire : depuis plusieurs siècles, le monde – et par là, il faut surtout entendre les pays européens et les Etats-Unis d'Amérique – évolue vers la démocratie. Par ce dernier terme, Tocqueville désigne un phénomène social plutôt qu'un phénomène politique. Le processus de démocratisation est un processus d'égalisation des conditions sociales. De moins en moins, les hommes se conçoivent comme naturellement inégaux. Si inégalité il y a, elle ne saurait être que superficielle et limitée : elles ne concernent pas l'homme en tant qu'homme, mais l'homme en tant que porteur de rôles sociaux – l'analyse faite par Tocqueville de la relation maître-serviteur est à cet égard paradigmatique. Les relations entre les hommes ne reposent donc plus sur des faits soi-disant naturels, mais ils résultent de libres décisions. La démocratie est donc synonyme d'égalité sociale. Et cette tendance à l'égalisation sociale est une tendance lourde de l'histoire, d'une histoire que Tocqueville nous présente comme guidée par la Providence divine.

L'homme démocratique et l'homme aristocratique

Tocqueville nous dépeint l'homme des siècles démocratiques comme un homme qui recherche avant tout son bien-être matériel et la sécurité. Ennemi des privilèges, il veut que tous – et donc lui également – jouissent des mêmes biens. Il est, de ce fait, jaloux de tout privilège et n'a cesse de se plaindre tant que certaines personnes bénéficieront de privilèges. En cela, il se distingue de et s'oppose à l'homme des siècles aristocratiques, car celui-ci tire toute sa fierté des privilèges dont il bénéficie. L'homme des siècles aristocratiques veut s'élever au-dessus de la masse et affirmer sa grandeur ; l'homme des siècles démocratiques veut se fondre dans la masse et mener une vie calme et paisible – ce que l'on appellera plus tard une vie « bourgeoise ». Il y a donc ici deux idéaux de vie qui s'opposent, et si d'un côté, Tocqueville laisse percevoir son admiration pour l'idéal aristocratique et les privilèges auxquels il renvoie, il affirme d'un autre côté que l'idéal démocratique d'une égale liberté pour tous est plus juste.

Les risques de la démocratie

Afin de pouvoir mener une telle vie axée sur la satisfaction des besoins matériels, l'homme démocratique s'appuie sur l'Etat. Celui-ci peut, d'une part, enlever ses privilèges à l'homme aristocratique, et il peut aussi, de l'autre, créer les conditions sociales, économiques et politiques permettant à l'homme démocratique de vivre sa vie dans le calme et la sécurité la plus complète. Qui plus est, l'Etat peut se charger d'effectuer tous les travaux que les hommes ne veulent plus faire d'eux-

mêmes. Dans ce contexte, Tocqueville pointe du doigt deux dangers graves.

Le premier danger est celui de la tyrannie de la majorité. Dans une société démocratique, c'est la majorité qui fait la loi. Or dans la mesure où la majorité des hommes désire l'uniformité, il y a un grand risque que les minorités soient soumises au diktat de la majorité. Pour imposer ses vues, la majorité n'a pas besoin d'armes, d'une armée ou de policiers ; le poids de l'opinion publique suffit amplement.

Le second danger est celui du despotisme démocratique. Par ce terme, Tocqueville désigne un régime politique paternaliste, c'est-à-dire un gouvernement qui s'occupe directement du bien-être de ses sujets, qui fait tout pour leur faciliter la vie et qui n'exige d'eux qu'une chose : qu'ils obéissent. Ce despotisme démocratique est un despotisme doux, dans le sens où ceux qui lui sont soumis vivent dans une sorte de cage dorée. Ils n'ont à se soucier que de leur vie privée, l'Etat se chargeant de tout le reste.

La dépolitisation de la société

Tant la tyrannie de la majorité que le despotisme démocratique sont des risques inhérents au processus de démocratisation, car ils prennent racine dans la nature de l'homme démocratique. C'est la passion ardente pour le bien-être de ce dernier qui risque de prendre le dessus sur le goût naturel, mais rarement ardent, pour la liberté. Comme Benjamin Constant dans son célèbre discours sur la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes – qui date de 1819 –, Tocqueville voit poindre le danger d'une dépolitisation de la société civile, dépolitisation qui résulte de et va de pair avec une isolation croissante des individus. Entendons par là que les citoyens se désintéressent de plus en plus des affaires communes pour ne plus s'occuper que de la gestion de leur patrimoine privé. Peu importe pour eux que d'autres prennent des décisions politiques, le principal étant que ces décisions politiques ne les empêchent pas de s'enrichir et de vivre leur vie bourgeoise, à l'abri des tumultes souvent associés à la vie politique. L'homme démocratique privilégie l'ordre à la liberté et place l'économique au-dessus du politique.

La liberté en danger

Les Etats-Unis d'Amérique constituent pour Tocqueville un laboratoire vivant de la démocratie, une préfiguration de ce qui attend la France – et tous les autres pays. Mais Tocqueville sait très bien qu'il y a des différences notoires entre la situation des Etats-Unis et celle de la France. La France est un vieux pays qui a une longue histoire, alors que les Etats-Unis sont une nation jeune, pour ainsi dire née de rien.

Ce que les deux pays ont en commun, toutefois, c'est l'absence de vertu politique, c'est-à-dire

La commune est pour Tocqueville l'école de la liberté, le lieu où les citoyens apprennent à faire un usage réglé de leur liberté.

de cet ingrédient que les Anciens considéraient comme essentiel pour une république libre. Le problème majeur pour Tocqueville est d'ailleurs celui de savoir comment faire survivre une république libre sans citoyens politiquement vertueux, c'est-à-dire sans citoyens qui placent le bien commun au-dessus de leurs propres intérêts. Peut-on préserver des institutions libres dans un pays où tous sont prêts à être esclaves, pourvu que leurs besoins matériels soient satisfaits ? Comment motiver pour le bien commun des hommes qui ne se soucient que de leur bien particulier ?

Les remèdes

Tocqueville suggère plusieurs solutions à ce problème. Il y a d'abord le recours à l'intérêt, bien entendu : certes, les Américains pensent à leurs propres intérêts, mais ils semblent savoir que la préservation et l'avancement de ces intérêts ne peut se faire indépendamment de la situation politique du pays. La prospérité d'une nation et donc aussi des particuliers va de pair avec la liberté. Il est dès lors important de préserver la liberté pour préserver et développer cette prospérité. Il ne s'agit donc pas de convertir l'égoïsme en autre chose, mais tout simplement de l'éclairer.

Cette préservation de la liberté présuppose certes l'existence d'institutions libres, mais celles-ci n'agissent pas d'elles-mêmes. Il faut que des hommes leur donnent vie, qu'ils les animent. En d'autres termes, une démocratie, si elle veut préserver la liberté, a besoin de la participation, et ce notamment au niveau local. La commune est pour Tocqueville l'école de la liberté, le lieu où les citoyens apprennent à faire un usage réglé de leur liberté. C'est aussi le lieu où se forme un esprit civique, si nécessaire pour contrecarrer les effets de l'individualisme, du repli des individus sur eux-mêmes. Et c'est le lieu où peuvent se tisser des liens de coopération et de solidarité.

Un autre moyen pour contrecarrer cet individualisme est la religion. Cette dernière brise l'immanence propre à l'individu des siècles démocratiques en lui montrant qu'il y a autre chose que la satisfaction de ses intérêts matériels. On pourrait dire, en se servant d'une notion mise à la mode par Herbert Marcuse, que la religion brise l'unidimensionnalité de l'homme démocratique. Pour Tocqueville, le choix est clair : si l'homme démocratique veut être libre, il doit croire, et s'il ne croit pas, il sera esclave. Par le biais de la religion s'introduit un élément de grandeur et de respect dans une société qui a tendance à tout niveler et à tout juger à l'aune des intérêts purement matériels.

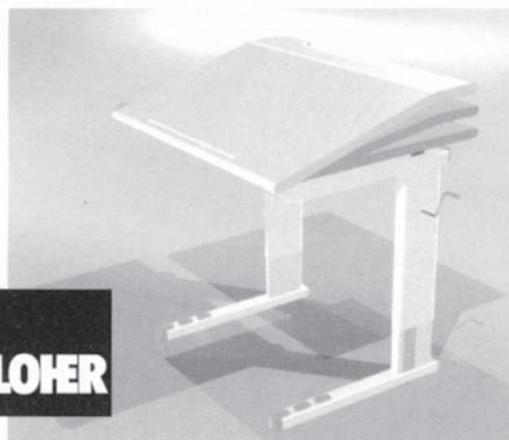
Selon Tocqueville, les Américains montrent que religion et démocratie ne sont pas deux choses incompatibles entre elles. En ce sens, les Français peuvent apprendre des Américains et c'est en grande partie afin de concilier les républicains et

démocrates français avec la religion et les croyants et conservateurs français avec la démocratie que Tocqueville a écrit *De la démocratie en Amérique*. Notons que Tocqueville avait, depuis sa crise religieuse lors de son adolescence, une attitude ambiguë vis-à-vis de la religion. Il ne croyait certes pas, mais il éprouvait néanmoins le besoin de croire et percevait aussi la nécessité de croire. Sur cette question de la religion, les préoccupations de l'individu Tocqueville rejoignent les préoccupations de la société démocratique.

La préservation de la liberté dans la démocratie dépend aussi des juristes. Soucieux du droit et des procédures, si importantes pour la préservation de la liberté, les juristes apportent un esprit aristocratique dans la démocratie. Il faut que le peuple s'imprègne de cet esprit, et l'un des meilleurs moyens pour que cela se fasse est que le peuple participe aux procès, par le biais du jury popu-



"Gesundes Sitzen in der Schule"



HOHENLOHER

BUREAUTIQUE ROSY WAGNER-BRAUCKMANN s.à r.l.
27, RUE DE LA BARRIÈRE - L-1215 LUXEMBOURG
TÉL. 44 88 08 - 1 — FAX. 44 88 08-99 — AUTOTÉL. 021 164 164

Ce qu'il faut surtout retenir de Tocqueville, c'est le message que la liberté n'est pas un cadeau du ciel, mais une chose pour laquelle les hommes doivent se battre.

laire. S'il est évident pour Tocqueville que les institutions démocratiques ne doivent pas être renversées, il est tout aussi évident pour lui que ces institutions doivent en partie être animées par un esprit aristocratique.

L'aristocratie industrielle

Les dangers que nous venons de mentionner jusqu'ici sont surtout des dangers pour la liberté. Selon Tocqueville, la Providence ne garantit pas que la marche de l'humanité se fera toujours en direction de la liberté. Le triomphe de la liberté dépend des hommes et de leur volonté de la préserver.

En ce qui concerne la marche vers l'égalité, Tocqueville semble penser qu'elle ne peut pas être arrêtée. A un endroit toutefois, il suggère qu'un jour, une aristocratie industrielle pourrait voir le jour et s'établir sur les hommes. Tocqueville en voit les prémices dans les grandes industries qui sont en train de naître dans l'Amérique de son époque. Des centaines, voire des milliers d'ouvriers se rendent chaque jour dans une fabrique et y exécutent des gestes mécaniques. Leur production permet à quelques grands patrons de s'enrichir. Les lignes que Tocqueville – mais aussi déjà Benjamin Constant dans ses réflexions sur Filangieri – consacre à la situation de la classe ouvrière préfigurent, par certains aspects, la description qu'Engels donnera de la classe ouvrière anglaise. Bien qu'aristocrate de naissance, Tocqueville n'est pas aveugle au sort de la classe ouvrière.

Tocqueville est ici confronté à un dilemme. On sent très bien qu'il ne saurait cautionner l'établissement d'une aristocratie industrielle et d'une société où la majorité des hommes sont sacrifiés dans le processus de production. D'un autre côté, il s'est toujours farouchement opposé au socialisme, doctrine qui, à ses yeux, sacrifiait la liberté à l'égalité en érigeant un Etat tutélaire. L'idéal tocquevillien est une république constituée principalement de petits propriétaires terriens, de petits artisans et de petits commerçants, indépendants, fiers de leur indépendance, et participant activement à la définition du bien commun dans le cadre d'institutions politiques participatives.

Tocqueville aujourd'hui

Il va sans dire que cet idéal social ne saurait guère être réalisé de nos jours. Mais il serait faux de ne plus s'intéresser à Tocqueville sous prétexte que la structure économique-sociale qu'il privilégie appartient au domaine de l'utopie. Ce qu'il faut surtout retenir de Tocqueville, c'est le message que la liberté n'est pas un cadeau du ciel, mais une chose pour laquelle les hommes doivent se battre. La grandeur de l'homme ne se situe pas au niveau de la satisfaction de ses intérêts matériels, mais au niveau de cette possibilité d'agir librement, d'être l'acteur de sa propre vie.

Ce qu'il faut également retenir de lui, c'est que cette lutte doit se mener à tous les niveaux, et notamment au niveau local. Tocqueville se serait sans conteste opposé au projet du gouvernement luxembourgeois de procéder à des fusions de communes. De telles fusions, qui ne sont faites que dans un intérêt purement gestionnaire et économique, vont dans le mauvais sens du point de vue de la démocratie. Loin d'augmenter les possibilités de participation, elles les réduisent. De plus, les instances décideuses s'éloignent de plus en plus de ceux et de celles qui sont soumis à ces décisions.

On retiendra aussi de Tocqueville l'idée que l'individu empirique, pris dans sa naturalité immédiate, détaché de toute dimension normative et donc supraempirique, ne saurait servir de point de référence ultime. La démocratie a besoin d'une pensée de la transcendance, mais on peut se demander si cette pensée doit être de nature religieuse.



D'autres publications du même auteur sur Alexis de Tocqueville:

- *Die Moralisierung der Demokratie. Alexis de Tocqueville und die Bedingungen der Möglichkeit der Demokratie* (Cuxhaven/Dartford 2001).

- *Alexis de Tocqueville und die ontologische Dimension der menschlichen Freiheit* (Prima philosophia. Band 15. Heft 2. 2002. S. 125-147)

- *Wirtschaft, Demokratie, Freiheit. Die Einsichten Tocquevilles* (Societas Ethica [Hrsg.], Akten der Jahrestagung in Sigtuna. Erlangen, 2003. S. 134-145)

- *Virtue in Tocqueville's America* (sera publié dans un recueil que l'université de Regensburg consacre au bicentenaire de la naissance de Tocqueville)